

LE TEMPS

cinéma Samedi 8 octobre 2011

Fantaisie en Mozart et Casanova mineurs

Par **Norbert Creutz**

Repêché pour quelques jours à Genève et Lausanne, «Don Giovanni, naissance d'un opéra» de Carlos Saura est un divertissement brillant mais qui manque de profondeur

Pour certains, c'est l'injustice majeure du cinéma espagnol: lorsque l'étoile montante Pedro Almodovar éclipsa l'astre Carlos Saura, grand cinéaste de l'anti-franquisme. Aujourd'hui encore, La piel que habito tient le haut de l'affiche après avoir été invité à Cannes tandis que Don Giovanni, naissance d'un opéra (Io, Don Giovanni) doit se contenter des vitrines moins prestigieuses de Rome et Toronto pour finir à peine distribué.

S'il faut bien reconnaître que le vieux maître n'a plus la même importance depuis qu'il s'est mué en chantre des traditions (1981 et Noces de sang), il a fini par être aussi cruellement sous-estimé. Après la belle rétrospective que lui avait consacrée le CAC-Voltaire de Genève il y a quatre ans, on peut à nouveau s'en rendre compte avec ce film de 2009, repêché par la Fondation Rui Nogueira et proposé à Genève (Les Scala) puis à Lausanne (CityClub Pully). Un «must» pour les cinéphiles comme pour les fans d'opéra!

Personnages vedettes

Ni de la veine des récents films musicaux (Flamenco, Tango, Salomé) ni de celle des drames contemporains (Dispara, Taxi, El Septimo dia) du cinéaste, cette fantaisie historique peut être placée entre Goya à Bordeaux (1999) et Buñuel et la mine du roi Salomon (2001). Autrement dit, entre une tentative sérieuse de réfléchir sur l'art et le simple divertissement à base de name dropping. Dans cet ordre d'idées, en réunissant Mozart, Salieri et Casanova autour de la figure du librettiste Lorenzo Da Ponte, Io, Don Giovanni fait fort. Mais il joue également de la mise en abyme en imaginant la naissance de l'opéra en question. L'art y imite la vie et vice versa tandis que le cinéma se mue en opéra pour mieux redevenir cinéma.

Da Ponte, librettiste tiraillé

Le récit débute à Venise où le jeune Lorenzo (Lorenzo Balducci), enfant juif devenu prêtre mais surtout franc-maçon et libre-penseur, est condamné à quinze ans d'exil par l'Inquisition. Son mentor Giacomo Casanova (Tobias Moretti) lui conseille alors de se rendre à Vienne, avec une lettre d'introduction à Antonio Salieri, compositeur de la cour impériale. Il y arrive en 1781 et se trouve bientôt chargé d'écrire le livret d'un opéra en italien pour Mozart (Lino Guancia), Les Noces de Figaro, dont le triomphe appelle une suite. Ce sera un Don Juan, que le vieux Casanova affirmera avoir inspiré. L'affaire se complique lorsque Da Ponte, lui-même libertin encombré d'une maîtresse cantatrice, tombe amoureux d'une jeune instrumentiste jadis entrevue à Venise...

S'appuyant sur quelques bases historiques, ce scénario est bien sûr largement apocryphe. Il permet de faire s'affronter deux conceptions de l'amour, la poursuite des plaisirs prônée par Casanova et la stabilité affective de Mozart, tandis que le cavaleur Da Ponte court surtout après son idéal tel Dante après sa Béatrice. Ce tiraillement fonde surtout l'élaboration de leur opéra, dont les répétitions se mêlent alors au récit, jusqu'à une fin très morale.

Don Juan à distance

Si l'idée est séduisante, il faut bien avouer que sa réalisation n'est qu'à demi réussie. Retrouvant le maestro de la lumière Vittorio Storaro dix ans après leur Goya, Saura signe une mise en scène élaborée qui affiche ses artifices à travers décors de studio et jeux de projections. Vie et théâtre ne s'en mélangent que plus aisément. Quel dommage dès lors que le scénario, avec des personnages à peine esquissés et Da Ponte comme cœur trop incertain, laisse à désirer! Des comédiens vaillants mais de deuxième zone, parfois doublés en allemand, n'arrangent rien.

Du coup, on retient surtout des éclats épars, tel ce plan de statue du commandeur surgissant des brumes vénitiennes, la confession douloureuse de Mozart au sujet de son père décédé, ou simplement le merveilleux profil de Francesca Inaudi (Constance). Même venant après le Casanova de Fellini, le Don Giovanni de Losey et surtout l'Amadeus de Forman, lo, Don Giovanni rappelle plutôt le plus récent et léger Shakespeare in Love. La faute sans doute à une trop grande distance de Saura envers son matériau, qui l'empêche d'affirmer: «Don Juan, c'est moi».

VV Don Giovanni, naissance d'un opéra (Io, Don Giovanni), de Carlos Saura (Italie/Espagne 2009), avec Lorenzo Balducci, Emilia Verginelli, Lino Guanciale, Francesca Inaudi, Tobias Moretti, Ennio Fantastichini, Franco Interlenghi, et les chanteurs Ketevan Kemoklidze, Borja Quiza, Sergio Foresti, Cristina Giannelli, Carlo Lepore. 2h07.

LE TEMPS © 2011 Le Temps SA